

Jean-François Boisvenue : emboîter les pratiques

Mélissa Pelletier

Number 166 (1), 2018

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/87938ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (print)

1923-2578 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Pelletier, M. (2018). Jean-François Boisvenue : emboîter les pratiques. *Jeu*, (166), 84–87.

Jean-François Boisvenue : emboîter les pratiques

Mélissa Pelletier





Jean-François Boisvenue préconise une approche holistique du théâtre. Pour lui, la scénographie doit être partie prenante d'une œuvre, et non « de la fioriture » ajoutée pour enrichir une proposition. Une vision qui s'inscrit dans le riche parcours de celui qui se plaît à se voir comme un idéateur.

Acteur, metteur en scène, scénographe, réalisateur, traducteur et auteur, Jean-François Boisvenue tient à préciser dès le début de notre entretien qu'il ne se définit pas comme un concepteur: «Je fais plutôt des installations scéniques.» Celui qui complète présentement un doctorat en littérature comparée à l'Université de Montréal n'a pas de formation de concepteur à proprement parler, sauf quelques cours à la Société des arts technologiques. «J'ai toujours eu un esprit très artistique, porté notamment vers la musique classique, explique-t-il. J'ai également un côté bricoleur, et j'ai un grand intérêt pour tout ce qui touche aux arts visuels. Pour moi, le théâtre, c'est le mélange de tout ça. C'est pourquoi j'ai décidé de m'inscrire au DEC en arts et lettres au Collège de Valleyfield.» Admis à l'École supérieure de théâtre de l'UQAM et à l'École de théâtre du Cégep de Saint-Hyacinthe, Boisvenue a finalement opté pour une formation universitaire: «J'aimais jouer, mais ce n'était pas suffisant. Je voulais

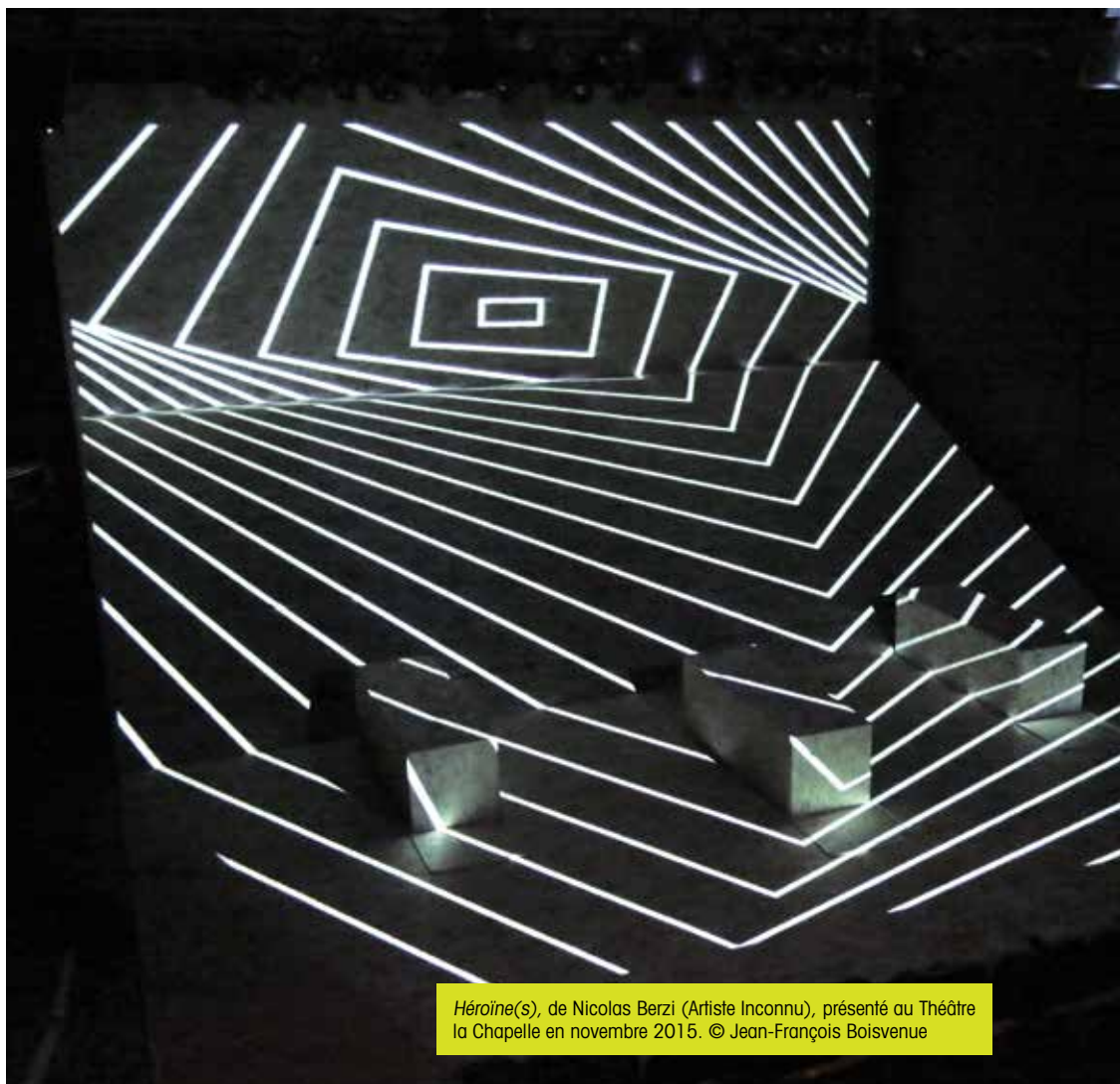
Mythomania, écrit et mis en scène par Nicolas Berzi (Artiste Inconnu), présenté au Théâtre la Chapelle en novembre 2017. © Justine Latour

la possibilité de faire une maîtrise. Ce que j'ai fait en études allemandes à l'Université de Montréal. C'est à ce moment que j'ai amorcé mon parcours de concepteur. J'ai commencé à avoir des problèmes d'anxiété sur scène, et j'ai réalisé que je devais me recycler. Comme j'ai toujours eu une approche multidisciplinaire, je me suis naturellement dirigé vers la scénographie.»

Passionné d'intermédialité, Jean-François Boisvenue pige dans toutes ses expériences lorsqu'il aborde une pièce. Est-ce cette particularité qui lui permet de ne pas se cantonner dans le convenu ? «La formation offerte aux concepteurs me laisse perplexe. On apprend à être des techniciens plutôt qu'à voir l'œuvre comme un tout», dit-il. Pas étonnant que Boisvenue captive le public depuis ses débuts avec ses conceptions vidéo et sonores élaborées, mais surtout très imbriquées dans le fil narratif. Intéressé par notre rapport au monde et à l'autre, dans notre ère frénétique de réseaux sociaux et d'images médiatisées, le concepteur s'inscrit dans une dynamique de transgression des formes et des genres à l'aide du numérique : «Je veux que la forme parle, qu'elle soit perçue comme du contenu, mentionne-t-il. Souvent, les créateurs ont tendance à plaquer une vidéo ou une image sur un texte au lieu de travailler sur le tout. On ne pense pas la vidéo dans l'ensemble de l'œuvre. J'aimerais que la vidéo, le son et le décor deviennent des agents de performance, au même titre que le comédien. Une scénographie participative est toujours plus intéressante.»

FORMES NOUVELLES

Jean-François Boisvenue a fait ses premières armes comme concepteur avec *Un orteil dans le vortex* de sa compagnie Laboratoire 888 en 2008. Pour ce spectacle inspiré de trois contes, le concepteur a travaillé sur un procédé qui allait devenir une de ses signatures artistiques : la projection vidéo de texte. Un des contes, écrit de sa main à même un rétroprojecteur, était projeté en direct sur scène. Une technique ingénieuse qui n'a pas manqué d'attirer l'attention de



Héroïne(s), de Nicolas Berzi (Artiste Inconnu), présenté au Théâtre la Chapelle en novembre 2015. © Jean-François Boisvenue

l'auteur et metteur en scène Nicolas Berzi, un de ses collaborateurs les plus précieux. Pour leur première collaboration, en 2009, les deux créateurs se sont penchés sur *4.48 Psychose* de Sarah Kane. Ils se sont ensuite lancés dans une création originale avec la compagnie Artiste Inconnu : *Peep Show* (2015), une proposition éclatée sur notre rapport à l'érotisme. Quand il travaille avec Berzi, Boisvenue s'assure dès le début du processus créatif de définir avec lui le dispositif de la pièce, qui devient le moteur de l'écriture : «Tout s'emboîte. Nicolas avait envie de travailler sur l'écran du *peep show*, alors nous sommes allés de l'avant.» Écran qui fait autant penser aux cabines du *Red Light* d'antan qu'à la pornographie en ligne. Une danseuse nue s'y meut sous les yeux des spectateurs, réagissant éventuellement aux écrits des internautes projetés sur la cabine. Cela va sans dire : la scénographie du spectacle est partie prenante de l'action.

Il y a par ailleurs une constante dans le travail de Jean-François Boisvenue : l'angle

droit. Des cubes, des carrés, des écrans, des dispositifs aux lignes claires : «Travailler sur le média, c'est travailler sur les formes géométriques. Notre société occidentale s'est construite sur l'angle droit. Notre manière de penser en est totalement influencée. Mon travail est un commentaire sur cette réalité», dit-il. C'est surtout l'idée du cadre qui fascine Boisvenue : «Pour moi, c'est une fenêtre ouverte sur le monde.»

C'est en travaillant sur *Héroïne(s)* (2015) de Nicolas Berzi, spectacle abordant la toxicomanie à travers trois voix d'outre-tombe, que Jean-François Boisvenue a commencé à se consacrer plus intensément à son rôle de concepteur. La collaboration foisonnante avec Berzi a également donné naissance à *Mythomania* (2017), une pièce qui s'intéresse ambitieusement à l'amour sous tous ses angles. L'installation scénique, simple et efficace, repose sur un cube posé dans un triangle construit de voiles légers. Évoquant à la fois un cadre, un coffre aux trésors et une fenêtre sur le passé,



Le Spectacle, écrit, mis en scène et interprété par Sonia Cordeau, Simon Lacroix, Raphaëlle Lalande et Yves Morin (Projet Bocal), présenté à la Licorne en décembre 2016. Sur la photo : Sonia Cordeau. © Hugo B. Lefort

l'écran devient un outil incontournable du déroulement de l'action. Un moteur qu'on retrouve d'une autre manière dans *Ivresse* de Mireille Camier (2017), spectacle immersif sur les relations amoureuses, qui donne l'impression au public d'être assis à même un réseau social grâce à la conception habile de Boisvenue, alliant diverses projections en direct. Influencés par cet environnement effervescent, les comédiens et le public se retrouvent bien vite dans une dynamique d'interactivité dirigée par les écrans qui les entourent. Une approche très pertinente du phénomène des médias sociaux.

Avec *La Dette de Dieu*, présenté à la Chapelle en avril 2018, le créateur compte aller encore plus loin: «C'est un spectacle documentaire très esthétique, poétique. J'essaie de parler au cerveau, mais aussi aux tripes. Je reprends le dispositif d'*Un orteil dans le vortex* en lui donnant plus d'ampleur.» Pour cette œuvre qui se situe entre théâtre, danse et émission culinaire, et qui aborde le concept de la dette, il cumule les chapeaux d'idéateur, d'auteur et

d'interprète. Inspiré par *Tableaux de voyage* de l'écrivain allemand Heinrich Heine, Boisvenue a été interpellé par le passage sur l'endettement, alors que sa propre dette d'études augmentait à vue d'œil: «Dieu se voit obligé d'emprunter de l'argent au Diable pour terminer la création du monde.» Cette fois, il laisse la conception sonore entre les mains de Gaétan Paré et la conception vidéo à Claire Renaud. «Mais j'ai le nez partout», avoue-t-il en riant.

UN MÉTIER EN MANQUE DE RECONNAISSANCE

Selon Jean-François Boisvenue, le métier de concepteur n'est pas encore reconnu à sa juste valeur: «Les concepteurs sont parfois perçus comme des tâcherons.» Le nœud du problème, d'après lui? La production théâtrale est trop centrée sur le texte écrit. «Les littéraires ont tendance à séparer le texte de la forme du spectacle. C'est l'hégémonie du texte!» lance-t-il.

Le concepteur a toutefois l'impression que le vent tourne: «Nous entrons dans une ère postdramatique. Je pense notamment à Christian Lapointe ou à Catherine Bourgeois, des créateurs intéressants qui ne perçoivent pas la scénographie comme de la décoration. Une tendance qui devient le courant dominant. Là où le bât blesse, c'est la couverture médiatique, qui se concentre encore beaucoup autour de l'auteur.» Ceci alors que Boisvenue nous prouve, coup après coup, que l'objet théâtral tient à beaucoup plus qu'à des mots. ●

Journaliste indépendante pour plusieurs publications, **Mélissa Pelletier** est fondatrice et rédactrice en chef du webzine *Les Méconnus*, dédié aux arts *underground* et à la relève. Elle est également stagiaire à la rédaction de *Jeu*.